

et l'énergie d'aller loin d'ici, dans une maison étrangère, dans un logement inconnu, fouiller un meuble et t'emparer de ce qu'il contient ?... Non, non... c'est impossible, et je te prierai à deux genoux de renoncer à ce fatal projet, et si mon influence sur toi est insuffisante, j'en appellerai à notre ami le docteur Etienne qui saura bien se faire écouter, lui, et à qui tu ne refuseras pas d'obéir...

— Silence, mon enfant !... silence ! dit vivement Angèle.

— Pourquoi me taire ?

— Parce que le secret que m'a confié René Moulin ne doit être connu de personne au monde ! Ce qu'il me demande, je dois le faire, tu entends bien, je le dois !... J'irai donc chez lui, dussé-je au retour tomber morte ! Quand il s'agit d'accomplir un devoir, la vie ne compte plus !

La voix de la malade, à peu près distincte au début de l'entretien, s'était animée jusqu'à devenir presque vibrante. Le feu sombre d'une résolution irrévocable brillait dans ses yeux caves.

Berthe le comprit et se sentit à demi vaincue.

Néanmoins elle ne courba pas la tête et ne renonça pas à la lutte.

— As-tu donc le droit, quoi qu'il arrive, d'affirmer que ta vie ne compte plus ? reprit-elle. Ta vie n'appartient pas à toi seule ! Elle est à moi... à moi, ton unique enfant, ta fille qui t'aime, qui t'adore, et qui mourrait si tu devais mourir ! René Moulin est notre ami, soit, notre ami dévoué, je le crois, mais il n'est cependant qu'un étranger pour nous, et tu serais bien coupable et bien cruelle en lui sacrifiant le bonheur et l'existence de ta fille ! Mère tu m'écouteras, tu ne voudras pas me désespérer, ou je croirai que j'ai perdu ta tendresse et que tu me caches le vrai mobile secret qui te fait agir...

Mme Leroyer frissonna de tout son corps en entendant ces derniers mots.

Elle attira Berthe dans ses bras et la pressa contre sa poitrine, puis d'une voix profondément altérée elle balbutia :

— Mon enfant bien-aimée, ne me demande rien de plus, car je ne pourrais te répondre... Tu es mon seul amour en ce monde, mais au nom de ta tendresse pour moi, au nom de ton père, au nom de notre Abel bien-aimé, ne m'interroge pas !... Ces morts chéris m'imposent le silence... Angèle pleurerait en disant ces mots.

Berthe répondit :

— Je me tairai, ma mère, à condition que tu n'iras pas chez René Moulin...

— J'irai... et tu comprendras un jour... bientôt peut-être... l'obstination qui t'étonne en ce moment...

— La volonté ne suffit point pour agir... murmura la jeune fille, il faut la force.

— La force ne me manque pas... Tu t'exagères ma faiblesse... On peut ce qu'on veut... tu vas voir.

Mme Leroyer rejeta d'un mouvement brusque les draps et les couvertures qui montaient jusqu'à ses épaules et, quittant son lit sans l'aide de sa fille, se dressa et essaya de marcher.

Vaine tentative.

Dès les premiers pas ses jambes fléchirent sous le poids bien léger cependant de son corps amaigri.

Elle chancela et serait tombée sur le plancher de la chambre si Berthe ne s'était précipitée pour la recevoir dans ses bras, la soutenir, et la ramener jusqu'au lit qu'elle venait de quitter.

— Je ne peux pas... balbutia la malheureuse femme avec une expression déchirante. Dieu m'a abandonné, Je ne peux pas... Je vais mourir désespérée...

Et elle éclata en sanglots.

Une soudaine inspiration traversa l'esprit de l'angélique enfant.

— Console-toi, mère chérie... dit-elle. Ce qu'il ne t'est point possible de faire, je le ferai, moi...

Angèle releva vivement la tête et ses yeux se fixèrent sur Berthe pour une muette interrogation.

— René Moulin te demande d'aller chez lui prendre dans un meuble des papiers et des titres... Indique-moi la maison, le logement et le meuble... Je suis prête à te remplacer...

— Toi, mon enfant ! murmura la malade, toi !

— Pourquoi non ? Ne suis-je pas assez forte, assez vaillante, pour accomplir une mission devant laquelle tu ne reculerais point ?

— Mais le danger ?

— Il existait pour toi et tu le bravais... Je puis bien le braver aussi...

— Tu es si jeune !...

— Qu'importe mon âge ?...

— N'auras-tu pas peur ?

— Non, je te l'affirme... et d'ailleurs la pensée que j'accomplis un devoir me soutiendra si je tremble...

— En bien ! que la volonté de Dieu soit faite ! J'accepte ton dévouement... dit Angèle après quelques secondes d'une lutte intérieure dont son visage livide trahit l'intensité. J'accepte, chère enfant, et je te remercie...

— Explique-moi ce qu'il faut faire et je pars...

— Oh ! pas en ce moment...

— Pourquoi ?...

— C'est ce soir seulement, quand la nuit sera close, qu'il faudra se rendre à la place Royale...

L'idée de cette sortie nocturne fit courir un frisson d'angoisse sur l'épiderme de Berthe, qui par un héroïque effort dissimula ce qu'elle éprouvait.

Mme Leroyer poursuivit :

— Écoute moi bien et grave dans ta mémoire chacune de mes paroles...

René demeure au n° 24 dans une ancienne maison que nous avons nous-même habitée jadis... Tu étais trop enfant pour t'en souvenir...

— En effet, murmura Berthe, je ne m'en souviens pas...

— Son logement est situé au quatrième étage... La porte se trouve à droite. Voici la clef de cette porte...

LXVI

Et Mme Leroyer tendit à sa fille la clef apportée. Berthe la saisit.

— Continue... dit-elle ensuite. J'ai bien compris... la porte à droite du quatrième étage.

— Il faudra partir d'ici de manière à arriver à bas entre neuf et dix heures du soir... On ne ferme la grande porte qu'après dix heures...

— J'y serai... Mais si le concierge m'arrête au passage et me demande où je vais...

— René Moulin a prévu le cas... Si l'on t'interroge tu répondras que tu vas au troisième étage, chez une couturière qui s'appelle Mme Langlois... Te souviendras-tu de ce nom ?...

— Madame Langlois... répéta Berthe. Je me souviendrai.

— La loge du concierge, si j'ai bonne mémoire, est assez loin de l'escalier et tu pourras peut-être passer inaperçue...

— Ensuite ?

— Arrivée au quatrième étage, tu ouvriras la porte de droite et, après avoir allumé une bougie emportée d'ici, tu entreras dans la chambre à coucher... Là, tu trouveras un secrétaire...

— En avez-vous la clef ?...

— Elle est à la serrure... Tu feras jouer cette serrure et dans un des tiroirs de droite tu trouveras une grande enveloppe carrée facilement reconnaissable, en papier anglais bleuâtre et cachetée de cire rouge. Elle porte pour toute suscription cet unique mot : JUSTICE !

— Justice !... murmura la jeune fille avec un frisson involontaire.

— Oui.

— Après ?

— Tu fouilleras dans les tiroirs et tu prendras ce que tu trouveras d'argent, de billets de banque et de titres... Ces valeurs sont confiées à notre garde... Tu en feras un paquet que tu rapporteras ici avec l'enveloppe carrée...

— Et ?

— Ce sera tout...

— Mais, demanda Berthe, s'il y a d'autres papiers ?

— Il y en a certainement... répondit Angèle. Tu n'y toucheras pas, tu refermeras le secrétaire et tu reviendras vite, car tu comprends que je t'attendrai avec une dévorante impatience, avec une inquiétude mortelle...

— Et nous aurons conjuré le péril qui menace M. René ?... reprit la jeune fille.

— Oui, chère mignonne... Il ne me restera qu'à remercier Dieu qui t'aura conduite et ramenée...

— Dieu veillera sur moi, ma mère, j'en ai la ferme confiance.

— Aide-toi ! le ciel t'aidera ! dit un vieux pro-

verbe, et ce proverbe est sage... Il faudra beaucoup de précautions...

— Sois tranquille, je les prendrai...

— Ici même une grande prudence sera nécessaire...

— Ici ! répéta Berthe avec étonnement.

— Il paraît que la police se défie de nous.

— A quel propos cette défiance ?... Qu'avons-nous fait pour la mériter ?...

— Rien assurément, mais l'émissaire envoyé par René m'a prévenue que des agents de police surveillaient notre maison...

En entendant ces mots la jeune fille crut voir un nuage se déchirer devant ses yeux. Elle pensa soudain à l'homme singulier qui, depuis quelques jours, était établi dans la loge de la concierge qui le faisait passer pour son frère.

Elle se souvint que ce personnage avait l'habitude d'interroger les locataires avec une infatigable curiosité, et d'adresser des questions sans nombre à toute personne venue dans la maison pour un motif quelconque.

Plus d'une fois elle l'avait vu parler longuement et d'un air mystérieux au commissionnaire dont l'installation devant la boutique du marchand de vin était de fraîche date.

Ces petits faits se représentant tous à la fois à l'esprit de Berthe, éclairés d'une lueur nouvelle, lui parurent au plus haut point suspects.

— Je crois bien, mère chérie, qu'on ne t'a pas trompée... dit-elle après une seconde de réflexion.

— Tu avais remarqué quelque chose ?...

— Remarqué, oui, mais non compris... A présent, j'y vois clair... C'est positivement nous qu'on épie... On sait que tu connais René Moulin, puisqu'il t'accompagnait au moment de son arrestation. On espère arriver par nous à la découverte du secret que le prisonnier veut garder.

— Alors, tout est compromis !... murmura Mme Leroyer atterrée et tremblante ; tout est perdu peut-être !...

— Mère chérie, ne crains rien... Je suis prévenue... je saurai dépister les agents qui nous observent ; mais si la maison de la place Royale est comme la nôtre entourée d'espions, ma tâche deviendra difficile...

— Ceci n'est point à craindre... René m'avertit qu'il a refusé de faire connaître sa demeure... Si la police savait son adresse, ta démarche de ce soir n'aurait pas de raison d'être...

— C'est juste, et tout ira bien...

Berthe se pencha pour embrasser sa mère.

Au moment où ses lèvres allaient toucher le front de Mme Leroyer, celle-ci, que la souffrance rendait très nerveuse, très impressionnable, tressaillit en poussant un faible cri.

On venait de sonner à la porte du logement.

Angèle balbutia, en cachant sous son oreiller la lettre de René :

— Mon Dieu !... si c'étaient eux...

— Eux ? qui donc ?

— Ces gens de la police...

— Ne crains rien... répliqua la jeune fille en souriant. Pourquoi viendraient-ils ?... Souviens-toi que c'est l'heure de la visite habituelle de notre ami Etienne Lorient...

— Tu dois avoir raison... Me voici rassurée, mais j'ai eu grand peur... Ouvre vite...

Berthe ne se trompait pas.

Le jeune docteur prit les deux mains de sa fiancée, les appuya tendrement contre ses lèvres et demanda d'une voix très basse :

— Comment va notre chère malade ?

— Les suffocations sont fréquentes...

— La faiblesse ?

— Toujours très grande... Ma pauvre mère ayant voulu se lever un instant n'a pu rester debout... Elle allait défaillir.

— Vous avez administré la potion que j'ai prescrite ?

— Oui, docteur.

— J'en attendais un meilleur résultat. Madame votre mère n'a-t-elle éprouvé depuis hier aucune émotion ?

Berthe hésita avant de répondre, mais elle ne pouvait dire la vérité et elle balbutia, non sans un peu de trouble ?

— Aucune, docteur...

Etienne reprit :